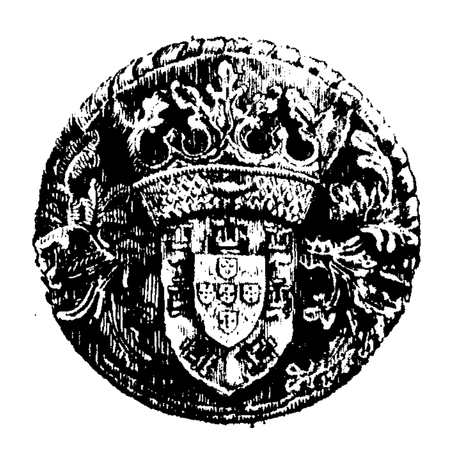
HESPÉRIS

ARCHIVES BERBÈRES et BULLETIN DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES



Année 1929 4e Trimestre

LIBRAIRIE LAROSE, PARIS
11, RUE VICTOR-COUSIN, Ve

HESPÉRIS

TOME IX

Année 1929. *4e Trimestre.*

SOMMAIRE

LE MAROC DANS LES RELATIONS DES VOYAGEURS ANGLAIS AUX XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES [1]

Il est possible, il est même certain que les Anglais ont eu des relations ıvec le Maroc bien avant le XVIe siècle. Entre autres documents, on trouve :race, dans les vieilles chroniques, d'une ambassade envoyée par le roi John en 1213 auprès de l'empereur du Maroc pour essayer de conclure ıne alliance, qui ressemble plutôt à une demande de secours de la part lu roi d'Angleterre. Au début du XVe siècle, il apparaît, suivant une *Vote* publiée par Hakluyt, et datée de 1415, que les marchands anglais onnèrent aide et assistance au roi de Portugal dans son expédition contre ·euta de Barbarie. Mais il semble bien que ce soient là seulement des apports occasionnels, et ce n'est guère que du milieu du XVIe siècle, vers 550, que datent vraiment les premières relations suivies entre les Anglais t le Maroc.

Ce sont d'abord des relations commerciales qui se lient entre les marhands londoniens et les sultans saadiens ; et il est vraisemblable que le remier voyage commercial au Maroc est celui qui fut accompli par le ıpitaine Windham, en 1551, quoiqu'un certain Aldaie « professeth himelf to have been the first inventor of this trade ». On possède la relation e ce *First voyage for traffique into the Kingdom of Morocco in Barbary, egun in the year* 1551, *with a tall ship called « The lion », of London, wheof went as captaine Master Thomas Windham.* Flibustier plutôt que arin véritable, puisqu'auparavant il pratiquait la piraterie, ce Windham it voile un jour pour le Maroc sur un « gallant merchant ship », avec

(1) Cet article, écrit en 1927, a été en majeure partie rédigé à l'aide des documents trouvés r M. de Castries, dans les bibliothèques et archives anglaises (P. R. O.) et groupés dans les *urces inédites de l'histoire du Maroc : Angleterre.* Il forme seulement la première partie d'une ıde plus générale sur le Maroc chez les voyageurs anglais, dont on pourra trouver un complént dans nos *Etudes de littérature coloniale* (Peyronnet, 1928).

un assez bon équipage et une cargaison de marchandises, « linen, woollen, cloth, coral, amber ». Il débarque à Santa Cruz, c'est-à-dire à Agadir, qui était, avec Safi, le port habituel de débarquement à cette époque où les Saadiens régnaient à Marrakech et dans le Sous. Il dut faire de bonnes affaires car, l'année suivante, il entreprit une deuxième expédition dans les mêmes parages, malgré les difficultés que représentait la navigation. Un premier récit se trouve chez Hakluyt : *The second voyage to Barbary, in the yeere* 1552 ; *set forth by the right worshipfull sir John Yorke, sir William Gerard, sir Thomas Wroth, master Francis Lambert, master Cole, and others* ; *written by the relation of master James Thomas, then page to master Thomas Windham, chiefe captaine of this voyage.* Ce récit est reproduit dans les *Voyages* de Kerr, et dans la *Nouvelle collection de voyages*, d'Astley. La relation de Windham, ainsi qu'on l'appelle communément, est écrite d'après la relation de James Thomas, qui faisait partie du voyage, ainsi que ceux dont les noms sont cités dans le titre. L'expédition comprenait trois navires, sous les ordres de Windham. Ils arrivent à Safi après quinze jours de traversée et débarquent une partie de leurs marchandises à destination de Marrakech ; mais, cette fois, aux marchandises ordinaires se mêlaient des piques et des armures, c'est-à-dire des armes offensives et défensives. Il se dirigent ensuite sur Santa-Cruz pour écouler le reste de la cargaison. Mais les Marocains, méfiants, ne veulent pas les laisser débarquer, et il faut parlementer et assurer qu'ils étaient déjà venus l'année précédente pour commercer pacifiquement. On les laisse alors échanger leurs marchandises contre des produits du pays, et ils repartent au bout de trois mois, emportant des dattes, des amandes et du sucre, « malassos or sugar syrope ». Pendant le voyage de retour en Angleterre, ils sont menacés par les Portugais, auxquels ils peuvent échapper, et ils rentrent à Londres à la fin de 1552. Encouragé par ces réussites, Windham, en 1553, décide d'aller trafiquer plus loin, dans le golfe de Bénin ; mais il meurt de la fièvre à la Côte d'or. On est à peu près d'accord pour voir en lui le premier trafiquant anglais au Maroc, ce qui fait remonter le commerce britannique en ce pays à 1551.

Des relations commerciales assez actives furent ensuite entretenues ; mais il semble que si, au début, le trafic s'est borné à l'échange de simples marchandises, il n'en fut pas longtemps ainsi, et bientôt le commerce des armes, plus rémunérateur, remplaça ou tout au moins accompagna

le commerce des toiles et des draps. Dix ans après le voyage de Windham, des marins anglais débarquent à Larache, sous la conduite d'un certain Melchior d'Azevedo, agréé par le gouvernement d'Elizabeth, et y vendent des armes offensives et défensives ainsi que des rames et des agrès pour les bateaux. Plusieurs correspondances au Public Record Office font allusion à ce voyage, et des protestations furent adressées par les autres puissances européennes à la Reine pour qu'elle fît cesser ce trafic.

Des relations politiques devaient normalement suivre ces premiers rapports commerciaux. Et, si l'on excepte la demande de secours adressée par le roi John au sultan Abdallah en-Naceur en 1213, il apparaît que les premières relations politiques anglo-marocaines ne datent véritablement que de 1577, année où Edmund Hogan est envoyé en ambassade par la reine Elizabeth auprès de l'empereur Moulay Abd el-Malek. La relation de ce voyage est intitulée : *The ambassage of Mr E. Hogan, one of the sworne esquires of her majesties person, from her highnesse to Mully Abdelmelek, emperor of Morocco, and King of Fes and Sus*; *written by himself*. Hogan est envoyé à Marrakech pour essayer d'obtenir du Sultan des avantages commerciaux pour les Anglais et, si possible, une alliance politique. Sa relation est pleine de détails naïfs sur l'accueil qui lui est fait à Safi, où il débarque, et sur la réception que lui réserve l'Empereur à Marrakech ; il ne cache pas le contentement qu'il éprouve à se voir si bien traité et, sans doute, la satisfaction d'amour-propre qu'il en ressent l'amène-t-il à s'exagérer l'importance du traitement de faveur consenti par le chérif saadien aux marchands anglais. Et il doit s'en retourner sans emporter la cargaison de salpêtre qu'il était venu chercher. Ce n'est qu'un peu plus tard, ayant besoin pour son artillerie des boulets que lui proposait l'Angleterre, que le Sultan leva l'interdiction qui frappait la sortie du salpêtre marocain.

Le Maroc n'est pas une puissance qu'on néglige ou qu'on dédaigne à l'époque. La politique européenne se trouve souvent orientée de ce côté ; et la place qu'occupe l'empire chérifien est très grande dans les préoccupations anglaises, non seulement chez les marchands de la Cité, mais aussi au conseil des ministres. La bataille d'El-Ksar, en 1578, eut un retentissement considérable. Le nombre de relations qui parurent en Europe à ce sujet montre l'intérêt avec lequel étaient suivies les affaires marocaines. Le récit qu'en donne l'espagnol Menezès fut connu en Angleterre avant la relation anonyme qui fut publiée à Londres, à la fin de 1578, sous le

titre : *A dolorous discourse of a most and bloudy battle fought in Barbarie, the fourth of august last past,* 1578 ; *wherein were slaine two kings (but as most men say three) besides many other famous personages, with a great number of captains and other souldiers that were slaine on both sides ; whereunto is also annexed a note of the names of diverse that were taken prisoners at the same time.* Les trois rois dont il s'agit sont : Don Sébastien, roi de Portugal, qui marchait sur Fez ; le prétendant au trône, Moulay Mohamed, qui accompagnait Don Sébastien ; et le sultan régnant, Abd el-Malek ; tous trois furent tués sur le champ de bataille, ainsi que près de 15.000 hommes, parmi lesquels le fameux aventurier Thomas Stukeley, « wrongfully called the marques of Ireland ». Ce Stukeley, qui fut très populaire en Angleterre au XVIe siècle, devint l'un des principaux personnages de la pièce de théâtre écrite par George Peele, en 1594, sur cette bataille, *The battle of Alcazar.* Mais nous avons eu l'occasion de montrer ailleurs la répercussion de l'actualité marocaine dans la littérature anglaise proprement dite (1). Ici, nous nous attachons seulement à suivre les voyageurs dans leurs écrits et, à travers ces écrits, les événements eux-mêmes.

La grande rivale de l'Angleterre était alors l'Espagne. Par le Maroc, dont elle voulait se faire un allié, l'Angleterre espérait tenir en échec ses ennemis de la Péninsule. Un mémoire de Roger Bodenham, en 1579, est relatif aux avantages politiques qu'il serait possible de retirer dans ce sens d'une alliance avec les Saadiens. L'expédition de Francis Drake n'est pas étrangère à des visées du même ordre. Ainsi que le raconte Francis Fletcher, qui prit part au voyage de 1577 à 1580, Drake croise le long des côtes du Maroc, s'arrête à Safi, où sa flotte excite la curiosité des indigènes, et mouille à Mogador, où des notables de la ville sont reçus à bord. Mais ce sont aussi les intérêts commerciaux qu'il faut protéger et défendre contre les rivaux espagnols. L'ambassade de Hogan n'avait pas donné les résultats qu'on en escomptait. D'autre part, les marchands londoniens se plaignaient de la dispersion des efforts, préjudiciables aux bonnes affaires. En 1585, est créée la « Barbary Company » avec monopole du commerce marocain, et, parmi les membres de cette compagnie à charte, la reine Elizabeth choisit un agent pour la servir au Maroc d'une manière mi-officielle, mi-officieuse. Cet agent diplomatique et commercial était

(1) Cf. *Le Maroc et les écrivains anglais...* Bulletin de l'Enseignement Public du Maroc, 1927.

Henry Roberts, qui a laissé de son voyage et de sa mission un récit très intéressant intitulé : *The ambassage of master Henry Roberts, one of the sworne esquires of her majesties person ; from her highnesse to Mully Hamet, emperour of Morocco and the king of Fesse and Sus, in the yeere* 1585 ; *who remained as a liger for the space of three yeeres ; written briefly by himself.* Ce master Roberts se rend à Marrakech, avec d'autres marchands anglais, en 1585 ; dans la capitale de Moulay Ahmed, il est reçu avec bienveillance, logé dans une belle maison du mellah ou quartier juif, et a accès auprès du Sultan ou de son ministre Ibrahim ; pendant trois ans, il s'occupe soit des affaires de sa Majesté, soit de celles de la « Barbary Company » ; il raconte ses démêlés avec les marchands juifs, et surtout ses discussions avec la compagnie, qui, selon lui, ne rémunère pas suffisamment ses services. Henry Roberts revient en Angleterre en 1588, accompagné d'un certain Merzouk Raïs, envoyé par le Sultan près de la reine Elizabeth ; et il décrit la réception qui leur est faite à leur arrivée à Londres, où ils sont escortés de flambeaux par les rues. Ce même Roberts, qui assaille les directeurs de la « Barbary Company » de demandes d'argent et de dommages-intérêts pour sa santé ruinée à Marrakech (demandes auxquelles la compagnie fait d'amusantes réponses), produit peu après au roi Jacques Ier, en 1603, un mémoire relatif à la conquête du Maroc par l'Angleterre et à sa conversion au christianisme ; après avoir rappelé toutes les richesses naturelles du pays et assuré que les forces militaires du chérif ne résisteraient pas à une attaque bien menée, il termine en réclamant une pension au Roi, en souvenir des services qu'il a rendus à la Couronne.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la valeur des services de master Roberts ; mais, à travers ses écrits, on peut se rendre compte que tout n'allait pas pour le mieux au sein de la compagnie des « Barbary merchchaunts ». Nous savons, par ailleurs, qu'au point de vue commercial et politique, elle rencontrait d'assez grandes difficultés. Malgré les efforts de l'Angleterre, le Sultan du Maroc ne se détournait pas de l'Espagne. La cargaison du *Dolphin* est saisie à Safi, en 1587, par ordre du chérif, parce que le capitaine anglais avait, peu avant, capturé une caravelle espagnole ; et l'équipage est retenu en captivité sans que la « Barbary Company » intervienne efficacement. Après le naufrage du *Tobie*, au large du cap Spartel, en 1593, les marins sont faits prisonniers par les Maures et conduits à Marrakech, où les marchands anglais installés dans

cette ville doivent les racheter contre argent comptant (1). D'autre part, malgré son privilège, la « Barbary Company » avait à lutter contre la concurrence de marchands indépendants, dont le commerce était parfois très actif. Le plus connu de ces « interlopers » est un certain Richard Tomson, qui trafiquait directement avec le Sultan du Maroc et qui, le premier, lui procura du marbre. Il entretenait à Marrakech des agents à lui. Parmi ceux-ci se trouvait son frère, George Tomson, dont le Record Office possède plusieurs lettres, grâce auxquelles on suit les principaux événements du Maroc de 1598 à 1604, notamment la peste de 1598, l'envoi de l'ambassade chérifienne à Londres en 1601, les luttes intestines à la mort de Moulay Ahmed en 1603 et l'anarchie qui divise l'empire à ce moment. Naturellement, George Tomson rend aussi compte à son frère Richard de la marche de son commerce ; mais on doit noter que la plupart de ses lettres sont adressées au Ministre d'Etat, Robert Cecil, qu'il tient très fidèlement au courant des affaires marocaines. La « Barbary Company » n'ayant pas, à l'expiration de son privilège, renouvelé son contrat, le Gouvernement utilise les particuliers comme agents officieux auprès du Sultan. L'intérêt commercial et l'intérêt politique vont toujours de pair.

Le Maroc, qui était à la mode et qui avait déjà tenté Thomas Stukeley, devait également tenter cet autre aventurier de grand style : Anthony Sherley. Le siècle d'Elizabeth a produit beaucoup de ces soldats de fortune, dont l'entreprenante activité épouse les causes les plus diverses dans les pays les plus opposés. Quelques-uns furent très populaires. Thomas Stukeley, qui trouva la mort à la bataille d'El-Ksar au service du roi de Portugal, avait guerroyé en France et en Ecosse, avait servi l'empereur d'Allemagne, organisé une expédition en Floride ; devenu Maréchal d'Irlande, il fut disgracié par Elizabeth ; il passa en Espagne, et on le trouve partout où l'on se bat à l'époque, sur terre et sur mer ; enfin le Pape lui confia, avec le titre de marquis d'Irlande, une petite armée pour assurer l'indépendance de cette île ; c'est cette troupe que Stukeley mit au service du roi Don Sébastien de Portugal contre les Marocains et avec laquelle il périt, en 1578. Aussi populaire que Thomas Stukeley, et peut-être de

(1) *The casting away of the « Tobie » neere cape Espartel on the coast of Barbary*, 1593. 38 hommes furent noyés lors du naufrage. Les 12 survivants furent dépouillés et emmenés en captivité jusqu'à Marrakech.

plus grande envergure, s'affirme sir Anthony Sherley, qui court également le monde et vit toute sa vie une magnifique aventure. Il offre son épée à tous les princes d'Europe, après avoir été l'agent particulier du comte d'Essex. On le voit en France, à Venise, à Constantinople, en Perse, en Hongrie, et une première fois au Maroc, où il fait escale, en 1596, se rendant aux Antilles. Dix ans plus tard, il revient au Maroc, chargé par l'Empereur d'Autriche d'une mission à la fois politique et commerciale : il s'agit, d'une part, d'acheter des chevaux pour les éleveurs autrichiens ; d'autre part, de contracter une alliance avec le Sultan du Maroc contre les Turcs, qui étaient à ce moment en guerre avec l'Autriche. Sherley débarque à Safi en 1605 ; il mène grand train et veut étonner les indigènes par son faste. Reçu à Marrakech par le sultan Abou Farès, il éblouit les habitants, tient table ouverte dans sa maison, distribue de larges cadeaux, mais échoue dans sa mission. Il embarque à Safi en 1066, laissant de grosses dettes chez les marchands juifs, mais ayant eu la dernière élégance, avant de partir, de racheter deux seigneurs portugais captifs du Sultan. On s'intéressait beaucoup, en Angleterre, aux faits et gestes de ces grands aventuriers, dont les exploits étaient légendaires. Toute une curiosité publique était éveillée, et ce goût exotique était entretenu, non seulement par les récits des voyageurs eux-mêmes, mais par les collections de voyages, qu'on lisait comme les plus beaux récits d'aventures. C'est en 1600 que paraissent les trois volumes du Révérend Richard Hakluyt : *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation*, qui contiennent plusieurs relations touchant le Maroc ; en 1617, Samuel Purchas publie un complément en quatre volumes, *Hakluytus posthumus*, bientôt suivi d'une vaste compilation géographique, *His pilgrimage*, en 1625. Ces importantes collections dépassent évidemment, par leur caractère général, le cadre de notre étude, mais elles ont contribué à alimenter la curiosité anglaise de l'époque et, à ce titre, il n'était pas inutile de les noter en passant.

La mort du sultan Moulay Ahmed el-Mansour, qui livre le Maroc aux luttes intestines, ne pouvait laisser indifférente l'opinion publique en Angleterre. En 1604, paraît un livre de George Wilkins, *Three miseries of Barbary, plague, famine and civille warre*, qui donne, sur les luttes entre les trois frères prétendants au trône, des détails puisés à bonne source ; à la suite de la guerre, la peste et la famine désolent le pays, et le livre

de Wilkins emprunte, en 1604, un certain air de circonstance, car il est écrit au moment où sévit la peste de Londres. George Wilkins, qui est un écrivain de métier, vivant de sa plume, n'est pas allé au Maroc ; mais il se trouvait lié avec des marchands qui y trafiquaient, principalement les frères Tomson, ce qui explique sa documentation parfaite. Plus importante que la précédente est la relation semi-anonyme de Ro. C. publiée sur le même sujet en 1609, sous le titre : *A true historicall discourse of Muley Hamet's death rising to the three kingdomes of Moruecos, Fes and Sus*; *the disgnion of the three kingdomes by civille war, kindled amongst his three sonnes, Muley Sheck, Muley Boseres and Muley Sidan*; *the religion and policie of the More or Barbarian*; *the adventures of sir Anthony Sherley and divers other English gentlemen in those countries, with other nouelties.* Cette relation constitue une originale contribution à l'histoire du Maroc. Elle contient quatre parties : l'histoire du règne de Moulay Ahmed el Mansour, le sultan décédé ; les luttes intestines entre ses trois fils, se taillant chacun un royaume et prétendant chacun à la totalité de l'empire ; un aperçu assez détaillé des coutumes religieuses et politiques des Marocains ; enfin le récit de l'ambassade d'Anthony Sherley en 1605. Les bibliographes et les historiens ne sont pas d'accord au sujet de l'auteur de cette curieuse relation signée Ro. C. ; Playfair l'attribue à Robert Cottington, à qui l'épître dédicatoire est adressée ; d'autres désignent plutôt Robert Cecil ; M. de Castries penche à croire qu'il s'agit d'un ouvrage dû à George Wilkins, l'auteur déjà nommé de *Three miseries of Barbary* ; les initiales Ro. C. seraient seulement celles du signataire de l'épître dédicatoire, probablement Robert Cecil, très intéressé aux affaires marocaines. Il est à peu près certain que l'auteur n'a pas été témoin oculaire des événements qu'il raconte, mais qu'il mit en œuvre une documentation précise venant de marchands anglais au Maroc, tels que les deux Tomson, agents de Robert Cecil et amis de George Wilkins. Il se peut fort bien que, à l'instigation de Robert Cecil, les Tomson aient fourni à Wilkins les matériaux de ce livre, comme pour le précédent, et le rapprochement des deux ouvrages confirmerait cette opinion.

Une semblable identification d'auteur n'est pas possible en ce qui concerne un ouvrage anonyme qui parut sur le Maroc peu de temps après et qui apporta à Londres *The late newes out of Barbary, in a letter written of late from a merchant there to a gentleman not long since imployed into*

that country by his majestie (1613). C'est une lettre datée de Safi, qui contient une relation de la révolte du santon Abou Mahalli contre le sultan de Marrakech ; le récit est assez court, dix-huit pages en tout, et n'a pas, par ailleurs, une valeur très grande. De même, nous ne ferons que mentionner la relation anonyme : *How the kingdome of Barbary came to Muley-Hamet xerif... and the course of his government*, parue en 1617 ; elle vient confirmer ce que nous disions plus haut, à savoir que l'opinion anglaise ne se désintéresse pas des choses marocaines et que les événements qui affectent l'empire chérifien, sont non seulement connus en Angleterre mais font le plus souvent l'objet d'un livre imprimé et vendu en librairie. Et l'on conçoit que, si des relations historiques qui, à tout prendre, sont des ouvrages spécialisés, connaissent une telle diffusion, les récits des voyageurs, d'une lecture plus attrayante, se répandent aisément chez un public et dans un terrain aussi bien préparés.

C'est ce qui se produit pour le livre que rapporta William Lithgow de ses voyages aventureux à travers l'Afrique et l'Asie. Jusque-là, les voyageurs avaient surtout visité Marrakech, la capitale des Saadiens, et nous n'avions sur Fès que de vagues indications. L'écossais Lithgow apporte en Angleterre la première relation de la capitale musulmane du Nord, la mystérieuse Fez. C'est là la partie intéressante, du point de vue qui nous occupe, de son livre : *Totall discourse of the rare adventures and painful perigrinations of long nineteen yeares travayles from Scotland to the most famous kingdoms in Easte Asia and Affrica.* Une première édition parut en 1614, suivie d'une seconde en 1616 ; l'édition refondue de 1632 est plus complète. Le jeune Lithgow, voyageur aventureux, parcourt d'abord l'Europe, puis l'Afrique du Nord, en 1609. A Alger, il rencontre un lapidaire français, M. Chatteline, qui avait l'intention de visiter Fez. Se joignant à une caravane de marchands algérois, ils partent pour le Maroc, qui à cheval, qui à pied, avec un convoi d'ânes portant les bagages. La relation contient quelques impressions de voyage dans le Maroc oriental, où l'on ne rencontre que des troupeaux de moutons et de chèvres. Ils atteignent enfin Fez, et Lithgow en fait une description enthousiaste. Il décrit la magnificence de la double cité, ses auberges luxueuses et ses maisons de prostitution ; il parle de la grande mosquée aux 900 lampes et de 460 autres mosquées plus petites ; il estime à un million le nombre des habitants et à 120.000 le nombre des maisons. « It is the goodliest

place of all north Affrick... Truely this is a world for a city ». Il rapporte que, les jours de fêtes, les poètes organisent des concours de poésie sur la place publique devant la foule qui les juge. Après avoir séjourné quelque temps à Fez, les voyageurs repartent vers le Sud et gagnent Tunis par le désert. Il y a, dans la relation de Lithgow, des exagérations manifestes quant au nombre des habitants, des mosquées et des maisons ; sans doute, a-t-il un peu forcé sa description, avec le désir de montrer que les habitants de la Barbarie n'étaient pas moins civilisés que certains peuples d'Europe ; tel qu'il est, son livre est un de ceux qui connurent la grande faveur du public anglais ; une douzaine de réimpressions en attestent le succès.

On était toujours friand d'aventures et de voyages au début du XVIIe siècle, et un nouvel aliment allait entretenir cette curiosité exotique, en ce qu'elle touchait le Maroc. La littérature, qui est le reflet d'une époque, traduira, en parlant des corsaires barbaresques, les préoccupations de tout un siècle de luttes, de prises, de négociations et de cruautés au sujet des trop fameux pirates marocains.

La politique anglaise avait eu déjà à s'occuper de la course au Maroc. John Harrison avait été envoyé par Jacques Ier auprès de Moulay Zidan, en 1614 et en 1616, pour obtenir des arrangements relatifs au commerce et aux captifs anglais. En 1626, ce même Harrison revient au Maroc pour s'entendre, cette fois, avec les corsaires de Salé ; et, l'année suivante, il livre aux salétins des canons et des munitions en échange desquels les corsaires libèrent les captifs anglais qu'ils détenaient. Il n'y avait cependant pas que des captifs dans l'empire chérifien. Dans ses *True travels and adventures and observations* (1636), le capitaine John Smith raconte, après la description qu'il donne de la grande ville de Marrakech, que l'Empereur employait des ouvriers anglais libres, car il ne trouvait pas dans son royaume d'assez bons artisans marocains. John Smith rapporte même qu'un de ces ouvriers, horloger de talent, avait été mis en prison pour avoir manqué de respect à un saint personnage, mais qu'il avait été aussitôt grâcié en raison de son habileté professionnelle. Après avoir visité Marrakech, le capitaine Smith se rend à Fez, où ses appréciations sont certainement plus exactes que celles de Lithgow (1). Ensuite, et ceci nous ramène

(1) Ce John Smith fut un soldat de fortune qui, dévoré du désir de voyager, quitta l'Angleterre à l'âge de 15 ans, alla combattre en Hongrie contre les Turcs, fut fait prisonnier par les Tartares, s'échappa, parcourut l'Europe, vint au Maroc en 1604 offrir son épée au Sultan, passa

aux corsaires salétins, il parle des progrès de la piraterie au Maroc et des pirates, « their bad life, qualities and conditions », et il affirme que les Barbaresques apprirent leur métier des corsaires du Nord, ce qui revient à dire que ce sont les marins anglais qui enseignèrent la piraterie aux Maures. Ce serait là un point intéressant à fixer. Ce qui est certain, c'est que les gens de Salé utilisaient la compétence des marins qu'ils capturaient. Le récit de captivité de John Dunton « mariner » est probant à cet égard : *A true journal of the Sally fleet, with the proceedings of the voyage* (1637). L'auteur ajoute à sa relation une liste des captifs détenus à Salé, et l'on comprend que son livre ait offert un grand intérêt à l'époque. On note, dans les publications de la même année, le récit anonyme d'une *Happy redemption of 302 of his majesty's poore subjects who had beene long in miserable slavery at Salley in Barbary*. Nombreux étaient ceux qui, en Angleterre, avaient des parents ou des amis en captivité chez les Marocains. Des prières publiques étaient faites en faveur des captifs chrétiens retenus en esclavage en Barbarie, et des sermons étaient prêchés pour attirer la pitié et la générosité publiques, « compassion towards captives, our brethren and countrymen who are in miserable bondage in Barbarie » (1637) ; et il n'était pas rare d'attribuer à des interventions surnaturelles certaines délivrances de prisonniers : *A strange delivery of four English captives from the slavery of the Turkes* (1642). Il ne faut pas s'étonner de voir employer ici le mot « Turkes », qui est seulement une appellation générale des pirates barbaresques ; il s'agit bien des Marocains et particulièrement des Salétins ; l'opuscule en question est, d'ailleurs, intitulé *Newes from Sally*. On retrouve cette appellation de « Turks » dans le poème de John Balthorpe, *The streights voyage*, où l'auteur raconte l'expédition de 1669 « against barbarous crews of Turkish pirates » sur les côtes de l'Afrique du Nord :

The Turks they sooth us up with treaty,
They smooth us up most fine and neatly,
Till they have brought about their ends,
And then they care not to be friends.....

Retenons de ce morceau que les nations chrétiennes étaient toujours trompées dans les traités passés avec les Barbaresques. Nous aurons l'occa-

ensuite en Amérique, où il s'établit colon ; son nom est, dès lors, lié à la colonisation de la Virginie. Son livre : *True travels in Europe, Asia, Affrica and America* contient le récit de ses aventures multiples. La partie concernant le Maroc n'est pas la moins intéressante ; il sait voir, et voir juste.

sion de revenir, plus loin, sur les pirates de la côte atlantique et sur la douloureuse question des captifs chrétiens au Maroc. Des relations, qui forment de pathétiques témoignages, nous y ramèneront le moment venu. Auparavant, nous devons nous arrêter aux publications nées du fait de l'occupation anglaise de Tanger de 1662 à 1683.

La ville de Tanger était échue aux Anglais par suite du mariage du roi Charles II avec Catherine de Bragance. Un gouverneur y réside, des troupes y sont installées, un môle y est construit et aussi des fortifications, car la place doit se défendre contre les attaques des Maures. La plupart de ceux qui eurent à s'occuper des affaires de Tanger ou qui résidèrent dans la ville ont consigné dans des écrits, trop souvent anonymes, les principaux événements qui marquèrent l'occupation. Ce sont des témoins oculaires qui, bien des fois, prirent part comme acteurs aux faits qu'ils rapportent ; et leurs récits, ajoutés aux documents officiels, sont des sources de renseignements précieux pour qui voudrait écrire l'histoire de Tanger sous la domination anglaise. En 1664, les Anglais mettent la ville en état de défense contre les Maures et creusent des tranchées. « Our lines and trenches were in few days brought to that perfection that the enemie durst not attack us », écrit l'auteur de *A brief relation of the present state of Tangier* (1664), et il ajoute : « It is a great comfort to see how chearfully, from the highest to the lowest, every man here puts his hands to the work ». Il faut dire que Ghaïlan, l'usurpateur de Fez, était à craindre et que les précautions prises par le comte de Teviot, gouverneur de la place, n'étaient pas inutiles. John Balthorpe, qui fait partie de l'expédition anglaise contre les pirates d'Alger, mouille à Tanger, en 1669, et écrit dans son poème *The streitghs voyage* :

August the tenth we sail'd away
And anchord at Tangier next day,
A place the English now possess ;
On the Barbarian shoar it is ;
T'is fortyfied very strong
Or else we should not keep it long.
There doth also a mold here stand
Where ships may ride within command.
T'is fortyfied two miles long,
With towers also exceding strong,
In each of which good guns doth stand
To drive away the Moores by land ;
Of which sometimes there doth appear
More than one hundred thousand in one year.

Parmi les personnages qui vivaient à Tanger à cette époque se trouvait le chapelain Lancelot Addison, père du célèbre essayiste Joseph Addison et qui fut, par la suite, chapelain de Sa Majesté. En 1671, Lancelot Addison publie un livre : *West Barbary, or a short narrative of the revolutions of the Kingdoms of Fez and Morocco, with an account of the present customs, sacred, civil and domestic.* L'auteur a voyagé dans le pays, il a fait de nombreuses remarques, il a eu des conversations avec les Maures et avec les Juifs ; c'est-à-dire qu'il a réuni une documentation abondante et de première main sur le Maroc et sur ses habitants. Son histoire des royaumes de Fez et de Marrakech est vivante, quoiqu'incomplète ; il parle surtout de Ghaïlan, le principal adversaire de Lord Teviot à Tanger. La partie relative aux mœurs et coutumes des Marocains est plus instructive ; il s'intéresse à leur vie publique et privée, aux fêtes, aux rites religieux, aux métiers, au droit coranique et coutumier ; il donne des détails sur les renégats, ceux qui « turned moors », affirmant qu'on n'exige point d'eux la circoncision, car la crainte de ce douloureux sacrement pourrait éloigner les bonnes volontés ; mais quand un chrétien s'est fait musulman, on le promène à cheval dans les rues pour le montrer à tous ses nouveaux coréligionnaires afin que ceux-ci l'aident et l'assistent. Ce sont surtout les pratiques de la religion qui retiennent l'attention de Lancelot Addison, et cela se comprend aisément puisqu'il est lui-même un ecclésiastique (1). Il publie, peu après, un second ouvrage, dans lequel il fait pour les Juifs ce qu'il avait fait précédemment pour les Musulmans : *The present state of the jews in Barbary* (1675) ; c'est une enquête sur les institutions, les cérémonies et les coutumes religieuses des israélites, principalement du Maroc. Mais notre chapelain n'a pas seulement écrit des études ethnographiques et, lorsque les Marocains attaqueront Tanger en 1680, il rappellera les difficultés de la garnison anglaise avec le chef maure Ghaïlan, quinze ans auparavant, et notera que c'est grâce aux moyens de défense prévus par Lord Teviot à ce moment que Tanger a pu résister victorieusement aux attaques actuelles (*The moors baffled*, by Lancelot Addison, 1681).

Sur la vie quotidienne à Tanger pendant l'occupation, on possède une curieuse relation signée G. P. : *The present state of Tangier* (1676),

(1) Lancelot Addison écrira, plus tard, sur ces questions de religion musulmane, une étude intitulée : *The first state of Muhametism* (1678) ; elle a peu de rapports avec le Maroc, sauf l'expérience acquise par l'auteur en matière d'islamisme durant son séjour à Tanger.

ainsi qu'un deuxième ouvrage publié anonymement : *The present interest of Tangier*, et qui semble bien être de ce même G. P. La description de la ville est agréable à lire : une douce odeur venant des arbres environnants saisit le voyageur dès l'arrivée, les maisons sont plaisantes avec leurs toits plats à l'espagnole, la campagne aux alentours est un jardin de fruits délicieux ; « it is certainly a very sweet and well chosen place », marque l'auteur, qui ajoute plus loin : « Tangier might be the most prosperous and hopeful city that belongs to England ». On possède aussi des écrits divers sur le fameux môle de Tanger, dont la construction avait été entreprise dès le début et qui faisait l'orgueil de tous. Mais c'est sur le siège de la ville, en 1680, qu'on a le plus grand nombre de récits. Cette attaque a vivement frappé l'esprit des assiégés. Il y avait eu, auparavant, des engagements avec les Maures, mais aucun n'avait été aussi critique pour la colonie anglaise. C'est ici que se placent toutes ces relations : *An exact journal of the siege..., a narrative of the engagement..., a faithful relation..., a true relation...*, etc., qui sont dues le plus souvent aux défenseurs eux-mêmes et qui parlent des exploits accomplis par les Anglais, donnant la liste des officiers et des soldats engagés dans la bataille et le nom des tués et des prisonniers. En général, ces récits sont spontanés ; un seul paraît avoir été écrit à la requête du colonel Sackville, commandant la place assiégée ; c'est celui de Shere : *A particular narrative of a great engagement...* La plupart aussi des ces mémoires sont anonymes. On doit noter cependant le livre publié par John Ross : *Tangier rescue, or relation of the late memorable passages at Tangier, and of the bloody engagement, together with a description of the city and also a description of the Moores* (1681). Ce n'est plus simplement un récit du siège, mais un rappel de toutes les escarmouches qui précédèrent l'attaque de 1680, que l'auteur qualifie de « very pleasant and satisfactory », en même temps qu'une description du pays tangérois :

> ... It is a land with milk and hony flows
> Where everything without manuring grows...

Tout le récit, en effet, est en vers.

Après le siège de la ville, le colonel Kirke est envoyé de Tanger en ambassade à Meknès auprès du sultan Moulay Ismaël. Un des membres de l'ambassade, qui garde l'anonymat, a raconté ce voyage en une lettre

datée de 1682 : *An account from Fez*. Dans le même ordre d'idées, nous possédions déjà une courte relation d'une précédente ambassade anglaise à Fez, écrite par un gentilhomme de la suite de Lord Howard, en 1669 ; mais ce récit ne contient pas les détails précis sur les capitales impériales et sur l'Empereur lui-même qu'on trouve dans le dernier *Account from Fez*. Le colonel Kirke est fort bien reçu par Moulay Ismaël, qui comble les Anglais de protestations d'amitié et leur fait visiter son palais de Meknès, « the Versailles of this Kingdom... extremely delightful, their walks being adorn with rows of orange trees, that grew through a pleasant and glittering pavement of painted tiles, the aqueducts and canals of water springing in the middle represent a pleasant and most beautiful scene and charming prospect ». La mission va ensuite à Fez, où on lui fait admirer les fameuses écuries royales, « the largest and most stately stables I ever saw for length and breadth, capable to hold about 200 horses, and supported by lofty pillars of 50 foot high, being refreshed and cooled by artificial vaults of water underneath ». Un traité de paix est signé avec Moulay Ismaël ; mais ce ne fut guère qu'un papier sans valeur, « a one-sided treaty », les clauses n'en étant pas respectées par les Marocains, notamment au sujet de la délivrance des prisonniers anglais faits aux attaques de Tanger.

Il est un personnage qui fut intimement mêlé aux affaires de Tanger et qui a laissé dans ses mémoires de nombreux renseignements sur l'occupation anglaise de la ville : c'est Samuel Pepys qui, d'abord, fit partie, à Londres, du « committee for the affairs of Tangier » et qui, plus tard, accompagna Lord Dartmouth au Maroc au moment de l'évacuation de la place. Dans son *Diary* (1), Pepys a consigné plusieurs remarques sur la détestable organisation de la trésorerie tangéroise, sur le manque de soins et le favoritisme qui, à son avis, furent les causes de la mauvaise conduite des affaires de la colonie ; il ne cache pas son antipathie pour le gouvernement des militaires et leur préfère des gouverneurs civils qui, dit-il, coûtent moins cher. Son journal contient des allusions fréquentes au peu d'intérêt qu'a l'Angleterre à garder Tanger ; c'est alors que Charles II essaya de vendre la ville à Louis XIV ; les négociations n'ayant pas abouti, le roi décida d'évacuer cette possession coûteuse. Lord Dartmouth fut envoyé

(1) *The diary of Samuel Pepys, esq., from 1659 to 1669* (1825). Voir également : *The life, journals and correspondence of S. Pepys..., including a narrative of his voyage to Tangier, deciphered from the M. S. by the Rev. John Smith* (1841).

à Tanger avec une flotte pour rapatrier la garnison ; Pepys l'accompagna en qualité de conseiller ; mais c'est seulement à bord qu'il apprit le vrai but de l'expédition, qui était de désarmer et de détruire la place (1). Très prosaïque, Pepys ne dit rien de Tanger quand il y débarque la première fois ; il note simplement : « On shore with my Lord the first time, all the ships and the town firing guns. Met and conducted in great state to the castle. The place is an ordinary place, overseen by the Moors. Amazed to think how the king laid out all this money upon it ». Cependant, un jour, en revenant à bord, il écrit : « Coming back on the water I first see how blue the remote hills will look about the sun's going down as I have seen them painted, but never believed them natural ». Lord Dartmouth et Pepys se rendent compte, sur place, de la difficulté de défendre Tanger, entourée de tous côtés par des collines ; et ils procèdent à l'évacuation de la population civile et militaire. Puis on commence à démolir la ville ; mais c'est un très long travail, car on ne défait pas en quinze jours ce qu'on a construit en plusieurs années ; enfin les maisons sont rasées, les fortifications sont détruites, et l'on fait sauter le môle, ce môle puissant, avec ses solides batteries, dont les Anglais du Maroc étaient si fiers et qui, malgré tout, constituait une sérieuse menace pour les pirates barbaresques.

L'activité des corsaires marocains, et particulièrement de ceux de Salé, ne se ralentissait pas. Beaucoup d'ouvrages, aux environs de 1680, racontent les prises dont leurs auteurs furent l'objet de la part des pirates salétins. A un moment, pour protéger la navigation anglaise le long des côtes atlantiques, il fut question d'étendre la possession de Tanger et de pousser l'occupation jusqu'à Mamore (Mehedya) et Salé ; mais le projet fut abandonné et le point d'appui de Tanger lui-même fut évacué. Cette détermination ne manqua pas d'encourager les Marocains dans leurs courses ; et l'on trouve tout naturellement dans la littérature de l'époque l'écho de ces pirateries nouvelles. Adam Elliot, prêtre de l'Eglise d'Angleterre, publie, en 1682, *A narrative of my travails, captivity and escape from Salle in the Kingdom of Fez* ; son récit est plein de détails typiques sur les risques courus dans le pays par les captifs qui tentent de s'échapper des geôles marocaines. En 1685, paraît *A true account of the captivity of Thomas Phelps at Machaness in Barbary, and of his strange escape in company of Edmund Baxter and others, as*

(1) Cf. *Pepys' diary at Tangier*, 1683.

also of the burning of two of the greatest piratships belonging to that Kingdom, in the river of Mamora. Dans cet ouvrage sont consignés d'intéressants renseignements sur la tactique marine des pirates et leurs méthodes d'abordage : Phelps navigait au sud du Portugal sur un navire qui n'était pas armé de gros canons, lorsqu'il croisa un bateau marchand qui prétendait venir d'Alger, mais qui, arrivé à bonne portée, démasqua soudain ses batteries, arborant le pavillon des « Salli rovers », et emmena le navire anglais à Salé, d'où les marins furent expédiés, chargés de chaînes, à Meknès pour y être vendus.

La plupart de ces récits sont écrits pour prévenir les voyageurs qui sont obligés de traverser le détroit de Gibraltar et pour les avertir de se tenir sur leurs gardes afin de ne pas tomber aux mains des corsaires. D'autres, tout en remplissant ce rôle d'informateurs et de conseillers, sont publiés pour montrer les souffrances endurées par les malheureux chrétiens détenus en captivité au Maroc et pour apitoyer les lecteurs afin qu'ils augmentent leurs charités pour la rédemption des captifs. Telle est l'intention avouée du livre de Francis Brooks, paru en 1693, *Barbarian cruelty, being a true history of the distressed condition of the Christian captives under the tyranny of Muley Ismaël, emperor of Morocco.* L'auteur, qui est resté dix ans esclave à Meknès, parle en connaissance de cause. Un jour, en 1681, le navire marchand sur lequel il se trouvait est capturé au large du détroit de Gibraltar et amené à Salé ; l'équipage est conduit à Meknès où réside l'Empereur. Les captifs chrétiens sont employés à la construction des dépendances du palais impérial, écrasés de travail, mal nourris, mal traités, battus à coups de corde. Parfois, on les emploie à d'autres besognes : le Sultan, allant mettre le siège devant Taroudant, emmène dans son armée des captifs anglais pour servir l'artillerie et creuser des mines. Brooks raconte l'échec de la mission de rachat envoyée par Charles II sous les ordres du capitaine Nicholson ; les Juifs, à qui Mouley Ismaël avait donné l'ordre de bâtir un village pour eux-mêmes en dehors de la ville de Meknès, intriguèrent si bien que ce furent les captifs anglais, dont Nicholson négociait le rachat, qui durent construire le village israélite. Une fois, au milieu d'un lot de nouveaux captifs chrétiens, se trouvent des femmes et, parmi celles-ci, une jeune fille que le Sultan désire pour lui ; mais malgré les promesses qui lui sont faites, la jeune fille refuse d'abjurer sa religion et de devenir l'épouse de l'Empereur ; celui-ci la fait alors fouetter et piquer à l'aide de poinçons, si bien qu'enfin

la captive se soumet, renie sa foi et entre au harem ; elle donna, par la suite, deux enfants à Mouley Ismaël. Brooks relate ensuite l'anecdote de deux captifs qui avaient voulu s'échapper, mais qui ont été repris et que l'Empreeur tue lui-même de sa main. Malgré cet exemple peu encourageant, Brooks projette de s'enfuir avec deux autres Anglais, en 1692, c'est-à-dire dix ans après sa capture ; ils ont mille difficultés à surmonter, mille dangers qui les guettent, mais enfin ils arrivent à gagner la place portugaise de Mazagan et ils sont libres.

Les récits de ce genre sont, non seulement de pathétiques relations de l'esclavage chrétien au Maroc, mais encore ils ont une valeur de témoignages directs puisqu'ils sont écrits par ceux-là mêmes qui furent détenus en captivité. Et l'on ne peut songer à taxer les auteurs d'exagération, lorsqu'ils parlent par exemple des cruautés subies par les captifs, car tous les écrits sur ce sujet sont unanimes et ne font que se renforcer les uns les autres. Le manuscrit d'un voyageur anglais, qui fut longtemps esclave des Marocains, tomba par hasard entre les mains du savant Simon Ockley, professeur d'arabe à Cambridge ; celui-ci trouva la relation sincère et digne d'être présentée au public et, en 1713, il publie : *An account of south-west Barbary ; containing what is most remarkable in the territories of the King of Fez and Morocco ; written by a person who has been a slave there a considerable time, and published from his authentick manuscript by Simon Ockley.* L'auteur reste totalement inconnu ; la narration est simple, sans affectation, et consciencieuse. Cette relation a un double objet : d'abord montrer le triste état où sont réduits les captifs chrétiens sous le joug des Marocains, ensuite, donner un aperçu du pays lui-même et de ses habitants. L'auteur n'avance rien dont il n'ait été lui-même le témoin ; il peint les hommes et les choses comme il les a vus, sans ajouter à la nature Il a voyagé du Nord au Sud et, sur chacune des villes traversées, il donne quelques indications : Tanger, après l'évacuation anglaise, n'a guère été réparée par les Maures qui ne se sont pas mis en peine pour rebâtir les maisons ; à Salé, ce qui le frappe surtout, c'est l'étroitesse des rues ; il peint Marrakech d'un mot très juste, un chaos de maisons ; Meknès n'a de remarquable que le palais royal, qui est immense et somptueux, avec ses tours, ses pyramides, ses colonnes, ses sculptures, ses marbres, ses bassins ; quant à Fez, dit-il, on l'a faite plus grande et plus belle qu'elle n'est en réalité, et il ne compte que 60 mosquées là où d'autres en ont

indiqué 500. Il a vu les habitants sous leur vrai jour : jaloux à l'excès sur le chapitre des femmes, plus jaloux que les Irlandais, note-t-il, et les surpassant pour la fainéantise et l'aversion du travail ; les Marocains aiment mieux vivre pauvrement du produit d'un seul champ plutôt que d'en labourer un autre. Il peint le roi Mouley Ismaël comme un tyran cruel, dont le plaisir est de faire bâtir sans cesse de nouveaux palais et qui tue impitoyablement les mauvais ouvriers. Ce sont les esclaves chrétiens qui sont employés comme ouvriers, et leurs tourments sont comparables à ceux de l'enfer ; ils sont accablés de travail, très mal nourris de pain noir et dur, furieusement battus sous le moindre prétexte, quand ils ne sont pas mis à mort sans prétexte. Les descriptions contenues à ce sujet dans cette relation sont parmi les plus saisissantes qui existent. Le livre est inachevé ; il devait se terminer par le récit de la délivrance de l'auteur, survenue en 1698. Mais, tel qu'il est, il constitue un précieux témoignage à la fois sur le pays marocain au temps de Mouley Ismaël et sur le martyre des captifs chrétiens dans les fers du Maghreb.

Nombreux sont d'ailleurs, à l'époque, les livres de valeur publiés sur le Maroc. La curiosité marocaine est entretenue par la plaie vive de l'esclavage et, à l'occasion des récits de leur captivité ou de leur mission de rédemption des captifs, les auteurs apportent des renseignements de plus en plus précis sur l'état actuel de l'empire chérifien, et leurs ouvrages revêtent un caractère documentaire qui ira désormais en s'accentuant. Il faut noter qu'on accueille également avec intérêt les relations publiées à l'étranger sur le même sujet, et les principales de ces publications sont traduites en Angleterre (1). Non seulement l'esprit public, par des libéralités spontanées, mais encore le Gouvernement, par l'envoi de missions officielles, s'occupent d'améliorer le sort des captifs au Maroc et d'en racheter le plus grand nombre possible. Le journal de John Windus, publié en 1725, a

(1) Notons les traductions anglaises de la relation du voyage de Roland Fréjus, à Fez (1671) ; des voyages de Jean Mocquet (1696) ; de la relation de Pidou de Saint-Olon, sur l'état présent de l'empire du Maroc (1696) ; du récit de la captivité du sieur Mouëtte (1711) ; de l'histoire du règne de Moulay Ismaël, par le P. Busnot (1715). Et il nous faut aussi noter, pour montrer que le goût des livres de voyages était toujours très vif en Angleterre, la publication de grandes collections de récits de voyageurs, qui font suite aux anciennes compilations de Hakluyt et de Purchas, qui les complètent et qui les remplacent dans les bibliothèques du XVIII[e] siècle ; ce sont : la collection de John Harris, *Navigantium atque itinerantium bibliotheca* (1705) ; les nombreux volumes de la *Churchills' collection of voyages and travels* (1707-1747), une des plus importantes qui existent ; *The Harleian collection* (1745) et la *New general collection of voyages and travels*, de Thomas Astley (1745-1747). Citons encore, pour être complet, la *New universal collection of authentic and entertaining voyages and travels* que publiera Cavendish Drake, en 1768.

trait à des préoccupations de cet ordre : *A journey to Mequinez, the residenc of the present emperor of Fez and Morocco, on the occasion of commodor Stewart's embassy thither for the redemption of the British captives in th year 1721.* Windus n'a fait qu'un assez court séjour au Maroc, quatr mois au plus ; mais il ne prétend pas donner une histoire du pays. So intention, plus modeste, est de relater son voyage et de dire les souffrance des captifs anglais sous le joug de Mouley Ismaël. La partie narrativ du voyage n'est pas la moins intéressante ; c'est une peinture, au jour l jour, de la vie dans le bled marocain et une description assez exacte d pays traversé, depuis Tétouan jusqu'à Meknès par la plaine du Ghar et le Zerhoun. Arrivés à Meknès, les envoyés anglais sont reçus par Moule Ismaël. Windus rend bien la physionomie de ces audiences, au cours de quelles on échange beaucoup de promesses et de compliments, et à l fin desquelles on ne sait plus quel sens donner aux paroles échangée Moulay Ismaël, malgré son grand âge (il a 87 ans, en 1721), est toujou un tyran redouté et ses courtisans tremblent devant lui. Windus par longuement de ce Sultan cruel et sanguinaire, de sa vie, de ses conquête de ses cruautés envers les esclaves chrétiens, et de la crainte respectueu qu'il a inspirée dans tout son empire, à ce point qu'il n'y a plus de voleu sur les chemins du Maroc. Les captifs européens, détenus à Meknès a moment de la mission Stewart, étaient au nombre de 1100, dont 29 Anglais, non compris un lot de 90 qui s'étaient faits musulmans. Apr plusieurs négociations, ces 296 captifs sont rachetés et envoyés à Tétoua un traité de commerce et d'amitié est ensuite signé avec le Sultan et l'ar bassade anglaise revient à la côte.

Parmi les captifs rachetés par Stewart se trouvait un certain Hen Boyde, sous la signature de qui, en 1730, paraît un livre intitulé : *Sever voyages to Barbary, containing an historical and geographical account the country, with the hardships, sufferings and manner of redeeming christi slaves, together with a curious description of Mequinez, Oran and Alcaz* Mais cet ouvrage n'est qu'une copie anglaise du récit des frères de la Trini publiée à Paris en 1725, *Relation en forme de journal du voyage pour rédemption des captifs aux royaumes de Maroc et d'Alger, par les P Jean de la Faye, Denis Mackar, Augustin d'Arcisas et Henry Le Roy, dépu de l'ordre de la Sainte Trinité.* Boyde y a ajouté simplement une liste d captifs anglais et des gravures illustrant le texte.

A côté du livre de Windus et rappelant cet ouvrage en maint endroit, nous possédons un autre journal anglais original relatif à la rédemption des captifs et contenant une partie historique instructive. C'est celui de John Braithwaite : *The history of the revolutions in the empire of Morocco, upon the death of the late emperor Muley Ismaël; being a most exact journal of what happened in those parts in the last and part of the present year; with observations natural, moral and political relating to that country and people* (1729). Malgré les promesses données six ans auparavant, de nouveaux captifs anglais avaient été faits et une mission de rachat, sous les ordres de John Russel, avait été envoyée à Fez. Braithwaite, qui accompagnait l'ambassadeur, a consigné ce qui était arrivé sous ses yeux, et son journal contient une riche collection de faits qui augmentent notre connaissance historique du pays. Cependant, pas plus que dans Windus, il ne faut s'attendre à lire une histoire générale du Maroc ; mais ce que l'auteur a vu ou appris sur place est rapporté avec fidélité, sur un ton simple ; et son rapport vivant est, à coup sûr, plus agréable, sinon plus utile, que certaines compilations prétentieuses (1).

Les voyageurs ont au moins le mérite d'avoir été dans le pays dont ils parlent et quelques-uns ont l'avantage d'y avoir séjourné assez longtemps pour que leurs observations ne soient plus des impressions passagères, mais constituent des documents précieux pour l'historien et pour le géographe. Parmi ces derniers, il est peu de témoignages qui aient la valeur de celui de Thomas Pellow, qui demeura vingt-trois ans en captivité au Maroc, qui y vécut de la vie maure et assista, non seulement en spectateur mais souvent en acteur, à la plupart des événements survenus durant cette longue période. Sa relation parut en 1742, sous le titre : *The history of the long captivity and adventures of Thomas Pellow in south Barbary, giving an account of his being taken by Sallee rovers and carryed a slave to Mequinez at eleven years of age; his various adventures in that country for the space of twenty years, escape and return home; with an account of the manners and customs of the Moors, the cruelty of their emperors, a relation of the wars which happened in the Kingdoms of Fez and Morocco 1720 to 1736, a description of the cities and buildings, miseries of christian slaves, and*

(1) Citons, parmi les compilations de ce genre, celle de J. MORGAN : *A compleat history of the piratical states of Barbary*, parue en 1750. La partie concernant le Maroc est composée d'après les récits d'Ockley, de Windus et de Braithwaite.

other curiosities. Cent cinquante ans plus tard, dans une collection populaire, *Adventures series*, on retrouve une réédition du livre original, *The adventures of Thomas Pellow, of Penryn, mariner*, avec une introduction et des notes par Robert Brown, « the best of all the tales of captives among the Moors, once so common and so popular », dit l'introducteur. Cependant, ce n'est pas son caractère de récit d'aventures qui a fait priser haut cet ouvrage. Le livre de Pellow est un des rares récits de captivité qui contienne des renseignements géographiques exacts, grâce à des itinéraires soigneusement notés ; les noms de lieux cités dans ce livre ne se retrouveront que bien plus tard sur les cartes du Maroc, lorsque la reconnaissance scientifique du pays aura été faite. De même, au point de vue historique, il apporte des informations précises sur l'armée chérifienne, sur les expéditions militaires du Sultan, sur les intrigues de la Cour et sur la vie du pays, car l'auteur y fut mêlé intimement.

Pellow navigue très jeune, comme matelot ; il a onze ans en 1715 quand il est pris, au large du Portugal, par des corsaires de Salé, qui le vendent à Meknès au sultan Mouley Ismaël. Il est d'abord donné à l'un des fils de l'Empereur, et on le bat pour le forcer à changer de religion ; accablé de mauvais traitements, un jour il « *turns moor* » ; puis il devient officier du Sultan. Quand arrive la mission de rachat du commandant Stewart, il ne figure pas sur la liste des captifs libérés car, étant devenu musulman, il n'est plus rachetable. Condamné à rester au Maroc et à mener désormais la vie des renégats, il se marie dans le pays avec une indigène. Sa qualité de soldat chérifien l'entraîne dans une expédition militaire au sud de Marrakech, dans le grand Atlas ; il décrit les engagements auxquels il prend part, la manière de combattre des Marocains, les prisonniers qu'on massacre et leurs femmes qui sont données aux soldats. Une autre expédition contre les tribus révoltées le mène dans le Tafilelt, au delà de l'Atlas. Puis Mouley Ismaël meurt ; Pellow raconte la vie et les cruautés de cet empereur terrible et parle de l'institution de ses gardes noirs, les fameux Bokhari qui, sur le livre sacré, lui avaient juré fidélité totale. Employé, peu après, à convoyer des voitures de Salé à Fez, Pellow tente de s'évader ; mais il est trahi par un autre renégat et il se tire comme il peut de ce mauvais pas. Cependant, le nouveau sultan Mouley Hamet l'accueille assez bien et il vit à la Cour. Mais là, des intrigues se nouent autour du trône ; Moulay Hamet est empoisonné par la mère de

Moulay Abdallah, et ce dernier devient Empereur. Nouveau maître, mais vieilles habitudes ; les personnes apportent peu de changement à l'état de choses existant. Puis, c'est la révolte de Fez ; devant la ville insurgée, on met le siège pendant sept mois, et on la contraint à capituler par la famine. Les guerres intestines se rallument ; Moulay Abdallah, dépossédé par Moulay Ali, s'enfuit à Taroudant. Pellow, profitant des troubles, essaye encore une fois de se sauver ; il y réussit, gagne le Tadla, descend à Marrakech, se faisant passer, tantôt comme aveugle, tantôt comme médecin, échappe aux voleurs et aux bêtes féroces, atteint enfin Oualidia où il se fait admettre sur un navire anglais en qualité d'interprète, et retourne en Angleterre après vingt-trois ans de détention au Maroc.

Plus intéressant sans doute au point de vue historique et géographique qu'au point de vue particulier de l'esclavage chrétien, quoiqu'il ne se fasse pas faute de parler des captifs et des renégats, le livre de Pellow annonce déjà les ouvrages de documentation sérieuse qui apporteront au XIXe siècle leur contribution à la connaissance scientifique du Maroc. D'ailleurs, les récits de captivité vont bientôt disparaître, comme disparaît peu à peu la course elle-même. Une des dernières publications de ce genre est celle de Thomas Troughton, parue en 1751 : *Barbarian cruelty, or an accurate and impartial narrative of the imparalleled sufferings and almost incredible hardships of the british captives...* (1) C'est le récit de l'esclavage des marins anglais qui furent pris dans la baie de Tanger après le naufrage de l'*Inspector*. L'empereur Moulay Abdallah les utilise d'abord dans son armée contre son frère révolté ; ils sont ensuite employés à rebâtir le Dar Debibag, à Fez. Ils souffrent de la faim et des mauvais traitements : « If the unbelieving dogs are hungry, let them eat the stones », disent leurs gardiens. Huit captifs moururent dans le pays ; vingt-et-un se firent musulmans, notamment un certain Thomas Mears, qui vécut ensuite à Marrakech sous le nom de caïd Boazzer ; le reste fut relâché cinq ans plus tard.

On doit constater qu'à la période de calme qui, dans les rapports anglo-marocains, succède à la période agitée de la course et de l'esclavage,

(1) Encore convient-il de noter que ces captifs sont les victimes des accidents de la mer, plutôt que des pirates. Il en est de même en ce qui concerne les autres nations. Les ouvrages français de Brisson et de Saugnier, qui seront traduits en anglais en 1789-1792, sont des récits de naufrage, où il n'est plus question de prises maritimes comme naguère.

correspond un ralentissement identique dans la production littéraire. Les récits qui, dès lors, paraissent sur le Maroc se rapportent à des faits isolés, non plus à des ensembles. Les voyageurs sont chargés de missions particulières ; ils ramènent de leur voyage des livres documentés ; mais il n'y a pas encore là de courant certain de curiosité et de recherches disciplinées. Ce n'est guère qu'à partir du milieu du XIXe siècle qu'apparaîtront les vraies reconnaissances scientifiques du Maroc. Jusque-là, on ne peut noter qu'une tendance générale à une documentation plus précise, plus serrée, plus objective, dont Pellow nous a déjà fourni une indication, et dont une manifestation nouvelle nous est apportée par William Lemprière.

Le chirurgien Lemprière est envoyé par le gouverneur de Gibraltar, à la demande du Sultan du Maroc, pour soigner le prince Moulay Abdesselem à Taroudant ; l'Empereur l'appelle ensuite auprès de lui à Marrakech, où il devient médecin des femmes du harem. Grâce à son caractère professionnel, Lemprière a pu pénétrer dans la vie intime du palais impérial, ce qu'aucun autre Européen avant lui n'avait pu faire. A ce titre, son livre est neuf. Il a, par ailleurs, le mérite de contenir de nombreux renseignements intéressant la géographie physique et humaine du Maroc, car, durant son voyage, l'auteur a beaucoup vu et il a su beaucoup retenir. L'ouvrage est intitulé : *A tour from Gibraltar to Tangier, Sallee, Mogador, Santa Cruz, Tarudant and thence over mount Atlas to Morocco, including a particular account of the royal harem.* Plusieurs éditions suivirent celle de 1791, et le livre fut traduit à l'étranger. Lemprière débarque à Tanger en 1789 ; il a peine à concevoir que des Européens puissent vivre à Tanger où la vie est lamentablement triste. Après avoir fait des constatations désobligeantes sur les médecins marocains et leur façon de soigner les malades, il gagne Salé à petites journées, en longeant la côte ; il se plaît à admirer les beautés du pays, les pâturages, les lacs, les cultures, les douars, les casbahs. Ces notations sont nouvelles dans la littérature de voyage ; jusqu'à présent, en effet, les voyageurs avaient d'autres préoccupations et ne s'attardaient pas à noter les aspects du paysage marocain. Lemprière s'intéresse aussi à la vie des Maures nomades, qu'il différencie très bien des Maures des villes, et constate fort justement que l'impôt réclamé à ces populations rurales sur leurs cultures et leurs troupeaux est la source de toutes les querelles et de tous les abus. Salé est aujourd'hui entièrement

soumise au Sultan, dont elle n'était jadis que tributaire ; les trop fameux pirates salétiens n'existent plus ; le port d'ailleurs s'est comblé, rendant la navigation impossible. A Rabat, notre voyageur s'extasie sur la beauté des femmes, mais il fait preuve de moins de goût quand il déclare que la tour Hassan n'offre rien de remarquable au point de vue architectural. Poursuivant son voyage vers le Sud, presque à la manière d'un touriste, il traverse une plaine laide et rocailleuse à Dar beïda (la future Casablanca), un pays inculte, sans attrait, jusqu'à Safi. Magador, ville commerçante, animée, lui plaît assez ; il y reste quelque temps et met à profit ses loisirs pour développer des considérations générales sur toute la partie du Maroc qu'il vient de traverser, sur le climat, les productions, le commerce ; ce ne sont pas les ressources naturelles qui font défaut, mais les Maures sont ignorants et ils sont bridés par un pouvoir despotique. A l'encontre de ses prédécesseurs, Lemprière ne parle pas uniquement des princes régnants, de leur vie et de leurs conquêtes, mais aussi du pays, des habitants, des choses et des gens qu'il observe autour de lui ; et c'est là un fait nouveau qu'on doit marquer. Parvenu à Taroudant, le chirurgien anglais soigne le prince Abdesselem, atteint d'une maladie des yeux ; mais sa tâche est rendue malaisée par la jalousie des médecins marocains et les calomnies qu'on fait courir sur son compte ; cependant ses remèdes sont bons et le prince lui fait soigner ensuite ses femmes. Introduit au harem, Lemprière produit sur les princesses l'effet le plus plaisant, avec son habit étroitement ajusté, ses boucles, et surtout sa perruque poudrée ; les difficultés qu'il éprouve au harem pour soigner ses malades sont d'un autre ordre, car aucun œil profane ne doit voir les femmes, et c'est à travers le trou d'un rideau qu'on passe au médecin un pouls à tâter ou une langue à examiner. Le sultan Sidi Mohamed, averti des guérisons opérées par Lemprière, le fait venir à Marrakech. Ce dernier traverse le grand Atlas, et ses observations sur la faune et la flore de ces régions, ainsi que sur les Berbères montagnards, complètent celles de Pellow. A Marrakech, il est logé au quartier juif, et c'est pour lui l'occasion d'étudier de près cette race vaincue tenue sous le joug des Arabes. La Cour impériale lui apparaît dans toute sa vénalité, et il nous donne très exactement la liste et la valeur des « fabors » obligatoires qu'il faut laisser aux mains de tous pour obtenir quoi que ce soit du Makhzen. Appelé à soigner les femmes de l'empereur, il parle de la vie recluse des musulmanes, de leurs occupations, de leurs

coquetteries ; il y a même, dans son récit, quelques allusions discrètes à la sympathie que lui témoigne une Génoise, captive au harem, et grâce à qui il obtint sans doute la plupart de ses informations touchant la vie privée des femmes et des concubines du Sultan. Mais n'est ce pas seulement sur le palais que Lemprière nous donne des aperçus nouveaux ; il s'intéresse à tout, aux lois, aux finances, aux forces militaires, à la vie sociale et religieuse des Marocains, au trafic existant entre le Maroc et le Soudan, et ses renseignements sont puisés à bonne source. C'est un des bons initiateurs du pays marocain et sa relation, après celle de Thomas Pellow, à laquelle il a recours parfois, mais en y ajoutant de nombreuses précisions, satisfait pleinement notre curiosité et enrichit notre connaissance du Maroc. William Lemprière annonce déjà les grandes investigations du siècle suivant ; c'est, en quelque sorte, un précurseur.

C'est avec le livre de Lemprière que nous voudrions clore la liste des relations de voyages publiées en Angleterre relativement au Maroc, jusqu'au XIXe siècle. Il n'est toutefois pas le dernier en date, car on peut encore noter deux ou trois ouvrages parus à la fin du XVIIIe siècle. Mais ces dernières publications présentent peu d'intérêt (1) ; et c'est véritablement le récit de Lemprière qui marque le point important où notre étude peut et doit s'arrêter. Son livre constitue le point de départ d'une série d'ouvrages nouveaux, c'est-à-dire dont le caractère différera de ceux que nous avons examinés jusqu'à présent, en ce sens qu'ils se feront plus documentaires, plus scientifiques ou, tout à l'opposé, qu'ils deviendront des carnets de touristes aux notations légères et pittoresques. Mais les touristes et les hivernants ne viendront que beaucoup plus tard ; et ce sont les relations documentaires qui, pendant longtemps, formeront la seule littérature anglaise du Maroc au XIXe siècle : une littérature géographique, pour ainsi dire, dont le livre de James Grey Jackson : *Account of the empire of Morocco and the district of Suse* (1809) donne fort bien l'idée, une littérature technique dont les apports sérieux seront les éléments constitutifs de la connaissance scientifique du Maroc.

Roland LEBEL.

---

(1) Le Lieutenant-Colonel JARDINE, placé par le Gouvernement anglais auprès du Sultan Sidi Mohamed, publia, en 1788, ses *Letters from Barbary, Spain, France...* ; mais son récit est trop bref concernant le Maroc pour apporter beaucoup d'observations nouvelles. De même, James CURTIS ne donne qu'un très court journal de sa mission à Fez en 1801, *A journal of travels in Barbary* (1803).